

LE POÈTE MERZAK ALLOUACHE : FILS CINÉASTE DE L'ALGÉRIE.



Allouache est le visage cinématographique de l'Algérie. Au cours de ses 19 longs métrages, à commencer par son premier long métrage acclamé « Omar Gatlato » en 1976, le réalisateur prolifique a toujours jeté un éclairage critique sur son pays tout en révélant l'humanité et l'humour de son peuple. Son œuvre immense comprend « Le Repenti », présenté en avant-première à Cannes en 2012, et « Les Toits », lancé à Venise en 2013, ainsi que « Madame Courage » (2015) et « Vent divin » (2018).

Le dernier film d'Allouache, la comédie dramatique « Front Row », sur une querelle qui éclate entre des matriarches en compétition pour la meilleure place à la plage, résume sa capacité unique à passer des drames sociaux sombres aux comédies cinglantes, frappant parfois les deux tons dans le même film.

Le réalisateur algérien Merzak Allouache parle de son dernier film « Front Row » et des défis auxquels sont confrontés les cinéastes algériens

Par Martin Dale

Le réalisateur algérien Merzak Allouache a reçu le Variety International Vanguard Director Award au Festival du film de la mer Rouge ce week-end, avant la première de sa comédie sociale, « Front Row », sur une querelle entre matriarches en lice pour la meilleure place à la plage.

Allouache est le réalisateur algérien le plus connu, avec une carrière s'étalant sur six décennies et une quarantaine de longs métrages qui a débuté avec « Omar Gatlato » en 1976. Sa vision pénétrante, qui mélange drame social et comédie, lui a valu un succès critique considérable, notamment pour « Le Repenti » (2012), « Les Toits », présenté en avant-première à Venise en 2013, et « Vent divin » (2018).

Le réalisateur s'est entretenu avec Nick Vivarelli, correspondant de Variety en Italie et au Moyen-Orient, au Variety Lounge

présenté par Film AlUla, à propos de certains des moments forts de sa carrière, qui a suivi les traces des cinéastes locaux qui ont décrit l'indépendance de l'Algérie dans les années 1960. Il est aujourd'hui l'un des derniers vétérans survivants des premières années du cinéma algérien.

Aujourd'hui âgé de 80 ans, il continue de travailler avec de jeunes talents pour saisir la manière dont les jeunes s'adaptent progressivement aux changements en cours dans la société algérienne.

« J'ai réalisé des films très dramatiques pendant les périodes de tensions internes en Algérie, quand il y avait du terrorisme et beaucoup de sang versé. Il était impossible de faire des comédies à cette époque. Mais j'ai aussi réalisé plusieurs comédies comportementales, dont mon dernier film, *Front Row*. »

Allouache raconte que son premier film, *Omar Gatlatto*, sorti en 1976, a été réalisé à une époque qu'il appelle la « société d'État », à une époque où l'Algérie n'avait qu'un seul parti politique et où tous les réalisateurs étaient employés par l'État : « J'ai coproduit plusieurs projets avec des cinéastes italiens et français. Je suis arrivé avec ce qui était considéré à l'époque comme une petite comédie sur la vie des jeunes Algériens en 1975, quelques années après la libération. »

Le réalisateur était convaincu que le cinéma pouvait avoir un impact significatif sur la société, mais bien que ses premiers films aient été projetés dans toute l'Algérie, il déplore aujourd'hui le fait que le pays compte très peu de cinémas.

Allouache affirme que durant la majeure partie de sa carrière, les médias algériens ont été essentiellement contrôlés par l'État, dont le souci premier était de défendre l'image nationale. Malgré son succès international, il affirme que les médias algériens ont souvent tendance à l'ignorer, et il lui rend donc la pareille en se

concentrant sur la constitution d'un répertoire de films qui résisteront à l'épreuve du temps.

« Ils veulent montrer une Algérie propre, sans problèmes, sereine, où les jeunes vivent une vie tout à fait normale. Mais quand ils voient mes films, ils sont choqués parce que je raconte des histoires sur ce qui se passe réellement. Je ne veux pas être ministre du Tourisme. Ce n'est pas le but. Je suis cinéaste. Je raconte des histoires sur des situations réelles. Par exemple, la situation montrée dans mon film « Front Row » n'est pas propre à l'Algérie en ce qui concerne ce que j'ai montré sur les plages. Les mêmes choses se produisent en Italie, en Grèce, etc. »

Il a expliqué que l'idée de « Front Row » est née de l'observation des comportements sur les plages du pays et des publications sur les réseaux sociaux à ce sujet : « Les gens n'arrêtaient pas de parler de cette idée – l'idée du premier rang parce que les gens ne pouvaient plus voir la mer. Je pensais que ce serait un film difficile à réaliser, mais c'est un problème de société parce que les gens ne vont plus à la plage comme avant, avec quelques verres et juste pour profiter de la mer. Ce conflit commence en fait immédiatement après la fin du ramadan. Les gens vont à la plage pour prendre leurs repas sur la plage, avec des casseroles et des poêles. Et j'ai pensé que cela ferait une comédie fantastique. »

Allouache a expliqué que les cinéastes algériens rencontrent de grandes difficultés pour financer leurs films et qu'il n'a pu achever « Front Row » que grâce aux fonds fournis par le festival de la Mer Rouge.

« Très peu de films algériens finissent par être présentés dans les festivals. Mais je sais que le cinéma arabe en général est en plein essor et qu'il se passe beaucoup de choses en Égypte, au Liban, en Tunisie, au Maroc, en Arabie saoudite, en Jordanie et au Koweït, avec une nouvelle génération de cinéastes dans tous ces pays. »

« C'est vraiment dommage que l'Algérie, qui est un si grand pays, ne traverse pas la même situation. Je pense donc qu'il faut se poser les bonnes questions et résoudre les difficultés de production de nos jeunes cinéastes », conclut-il.



Image extraite du film de Merzak Allouache "Le vent divin"

Critique du film : « Le vent divin »

Par Scott Tobias

Le drame sans fioritures de Merzak Allouache sur deux jeunes djihadistes qui se lient d'amitié avant une mission potentiellement mortelle.

On sait peu de choses sur Nour et Amine, les deux jeunes djihadistes chargés de saboter une raffinerie de pétrole en Afrique du Nord dans « Divine Wind », un drame minimaliste du réalisateur algérien Merzak Allouache. Le but de leur mission est flou, tout comme l'idéologie qui la sous-tend et les conditions socio-

économiques qui les ont conduits à cet avant-poste dangereux du désert. Le minimalisme d'Allouache s'étend à la photographie, un noir et blanc sans fioritures qui met l'accent sur les émotions de ses personnages plutôt que sur des détails superflus qui pourraient détourner le regard. Pourtant, cette simplicité met également en lumière une absence de complexité, non seulement dans le contexte politique absent, mais aussi dans le cœur des guerriers solitaires et désespérés qui se préparent à mourir pour la cause. Allouache est un incontournable des festivals depuis ses débuts en 1976, mais les perspectives aux États-Unis ont été limitées – et le resteront probablement ici.

Allouache, qui remet en cause l'image du djihadiste comme combattant aguerri, s'ouvre sur Amine (Mohamed Oughlis) face contre terre dans le désert du Sahara, mouillant furtivement le sable de ses larmes. Il est en route vers une maison sûre à Timimoune, en Algérie. Une fois sur place, son hôte âgé, El Hadja (Messaouda Boukhira), s'occupe tranquillement de ses besoins en attendant son partenaire et la livraison de leur charge explosive. Lorsque Nour (Sarah Layssac) frappe à la porte au cœur de la nuit, l'atmosphère s'intensifie considérablement : Amine est un type calme et sensible qui veut faire sa part dans la guerre, mais Nour est un vrai croyant, au visage sombre et chargé de détermination. Ils forment un couple étrange, mais les circonstances les poussent ensemble vers un destin commun.

L'attente des armes et de l'ordre d'avancer introduit une tension angoissante qui se manifeste d'abord par des cauchemars puis par des étreintes ouvertes, comme deux passagers assis ensemble dans un avion qui s'écrase. La passivité d'Amine frustré Nour, qui estime qu'il devrait faire preuve de plus de discipline et de foi, mais elle a aussi des moments de vulnérabilité et accepte son réconfort. Pendant ce temps, El Hadja intervient d'une manière qui altère la mission et les plonge davantage dans le danger. Nour est prête à

mourir, s'attendant à ce que le paradis l'attende de l'autre côté. Amine est clairement dépassée.

Le peu d'ambiguïté qui existe dans « Divine Wind » vient de Nour, dont les motivations pour se rapprocher d'Amine oscillent entre manipulation émotionnelle et désir latent. En tant que Nour, Layssac traverse les scènes avec une physicalité imposante et un regard de Michelle Rodriguez, fidèlement résolu à leur mission kamikaze. Austères et puissantes, les photographies de Mohamed Tayeb Laggoune soulignent la clarté ascétique de l'état d'esprit de Nour et les sacrifices attendus d'elle et d'Amine, qui ne sont pas des humains libres-penseurs mais des béliers pour une cause plus vaste. Et comme Amine pleurant dans le sable, leur douleur ou leurs doutes sont entièrement privés, dont seul le regard compatissant d'Allouache est témoin.

L'approche d'Allouache a cependant ses limites. Mis à part un retournement de situation fortement annoncé, « Vent divin » se déroule exactement comme prévu, coup pour coup, aussi certain de sa mission que ses kamikazes. Bien qu'il y ait du drame dans le fait que Nour et Amine foncent vers une catastrophe presque certaine, Allouache ne le complète pas par une analyse plus approfondie de leurs motivations politiques et religieuses, de leur détérioration psychologique ou de la complexité de leurs sentiments l'un pour l'autre. Un film si certain dans sa mise en scène laisse peu de place au mystère.

Film : « Le vent divin »

Durée : 96 MIN.

Production : (Algérie-France-Qatar-Liban) Une production Les Asphofilms et Baya Films. Producteurs : Merzak Allouache, Bahia Allouache. Producteur exécutif : Merzak Allouache.

Equipe : Réalisateur, scénario : Merzak Allouache. Caméra (N&B) : Mohamed Tayeb Laggoune. Editeur : Allouache.

Avec : Sarah Layssac, Mohamed Oughlis, Messaouda Boukhira, Hacene Benzerari, Abdelatif Benahmed. (Dialogue arabe-algérien)

MERZAK ALLOUACHE : RÉALISATEUR DE L'ANNÉE AU MOYEN-ORIENT



Le visage cinématographique de l'Algérie, le cinéaste est le fils le plus reconnaissable de l'industrie cinématographique de cette nation.

Par Jay Weissberg

À bien des égards, Merzak Allouache, lauréat du prix du meilleur réalisateur du Moyen-Orient décerné par Variety, est le visage cinématographique de l'Algérie, le fils le plus reconnaissable de l'industrie cinématographique de ce pays et un acteur incontournable de l'establishment depuis ses débuts au cinéma en 1976 avec le film justement acclamé « Omar Gatlato ». Il est donc tout à fait approprié qu'il soit honoré à Abu Dhabi un an seulement après les célébrations marquant le 50e anniversaire de l'indépendance algérienne, même si, ou surtout parce que, le réalisateur a toujours jeté une lumière critique sur les institutions de son pays tout en révélant l'humanité de son peuple.

Il a aussi connu un parcours exceptionnel ces deux dernières années, avec « Le Repenti » en avant-première à Cannes en 2012 et « Les Toits » en compétition à Venise il y a quelques mois. Tout au long de sa carrière, qu'il s'agisse de drames sociaux ou de comédies, Allouache a posé un regard prémonitoire sur les problèmes auxquels est confrontée une jeune nation définie, au moins au XXe siècle, par des ruptures politiques et sociales douloureuses, du machisme au fondamentalisme, de l'émigration aux structures de pouvoir déséquilibrées.

« Je me considère comme un cinéaste qui doit s'engager », explique le réalisateur. « Je suis heureux de parler de la situation de mon pays, mais je tiens en même temps à préciser que je ne suis pas un homme politique. Les responsabilités de quelqu'un qui fait un film dans ces conditions ne sont pas les mêmes que celles d'un réalisateur européen ou nord-américain. »

Allouache a grandi pendant la guerre d'indépendance algérienne, étudiant le cinéma à l'École nationale de cinéma nouvellement créée et également en France. En 1975, un an avant son premier long métrage, l'Algérie a remporté sa première et unique Palme d'or avec Chronique des années de braise de

Mohammed Lakhdar-Hamina, un film dont l'ampleur épique et la spécificité historique contrastent directement avec le film néoréaliste Omar Gatlato d'Allouache, une approche nuancée de la vie contemporaine à Alger qui a été une bouffée d'air frais pour une nation habituée à un régime régulier d'images à messages soigneusement contrôlés et de clins d'œil à un passé mythifié.

Depuis, Allouache a adopté une attitude indépendante face au présent. « Je ne me définis pas comme quelqu'un qui travaille en groupe. Je raconte simplement les histoires que j'ai envie de raconter », dit-il.

Tout le monde n'a pas apprécié ce qu'il voulait dire : « Bab el-Oued City » (1994) a pris au scalpel la violence et le fondamentalisme croissant qui affligeaient le pays, et la réaction des autorités a directement conduit le réalisateur à s'installer en France. Une fois établi en Gaule, les comédies populaires d'Allouache telles que « Salut, Cousin ! » (1996) et « Chouchou » (2003) ont abordé des problèmes comme l'exil et l'identité sexuelle, tirant des rires entendus de sujets qu'il traite également dans ses drames. Depuis son retour en Algérie en 2004, son travail est devenu plus sombre, s'intéressant à l'immigration (« Harragas », 2009), au Printemps arabe (« Normal », 2011) et aux tensions de l'islam politique (« Le Repenti » et « Les Toits »).

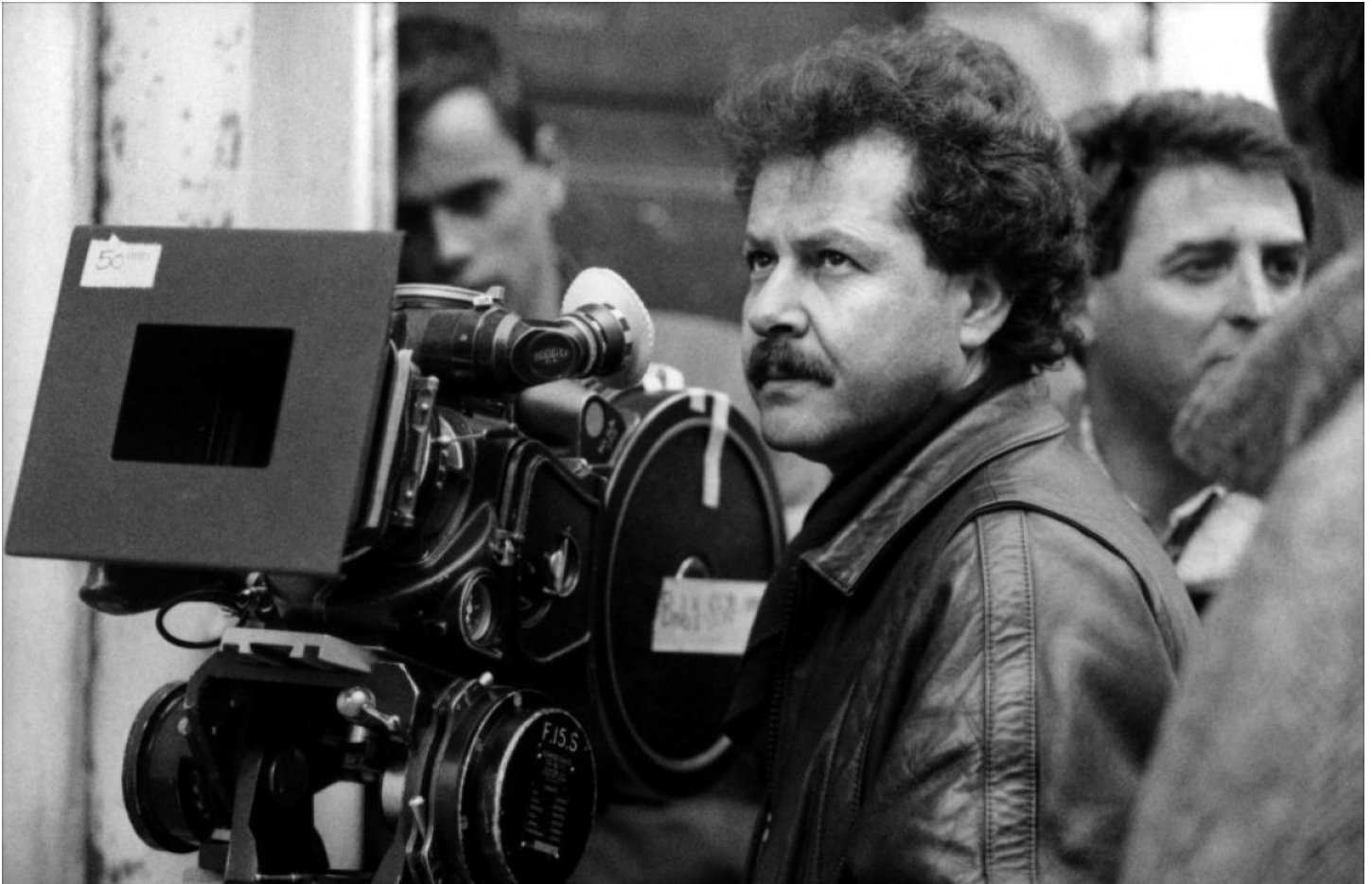
Il produit aujourd'hui le premier film de sa fille Bahia Allouache, décrit comme une « comédie torride », et cette expérience pourrait le ramener à une veine plus légère. Mais heureusement, avec Allouache, plus léger ne signifiera jamais plus enfoiré.





Le poète Merzak Allouache cinéaste 2024

DOCUMENTS



"J'essaie de parler des gens, de montrer leurs contradictions».

Entretien d'Olivier Barlet avec Merzak Allouache à propos de « Les Terrasses »

Le dernier film de Merzak Allouache est sombre, occasion d'un regard sans concession sur l'Algérie. Parler du film ensemble, c'est donc parler aussi de l'état du pays...

Cinq prières, cinq terrasses, cinq histoires ou davantage s'entremêlent dans une fiction qui s'élève pour nous parler de l'Algérie aujourd'hui. Pourquoi avoir ainsi privilégié cette forme enchevêtrée ?

C'est d'abord pour parler d'Alger, la ville que j'ai connue, donc pas les nouveaux quartiers périphériques qui sont plus durs, plus surpeuplés, avec une nouvelle architecture. J'ai mélangé intérieurs et extérieurs, un système un peu bizarre puisque sur des terrasses, on est en extérieur avec des situations censées se passer en intérieur. J'ai récemment découvert en allant sur un tournage cette vie incroyable qui s'est développée sur les terrasses. Je savais que l'exode rural avait provoqué un surpeuplement urbain que personne n'arrivait à endiguer. Autrefois, les buanderies des terrasses, réservées aux femmes, sont devenues des territoires de vie. Je voulais raconter cette vie des gens, les problèmes qui minent la société algérienne et qu'on fait semblant de ne pas voir. On fait en sorte qu'ils n'existent pas, l'image qu'on doit donner de ce pays, ce qu'on doit montrer ou ne pas montrer étant un problème incessant.

Les thèmes balayent un peu tout, de la condition de la femme aux violences liées à la corruption, de la mémoire trouée aux trafics des islamistes, etc. Vous les traitez par la métaphore, la suggestion.

Oui, quand je tourne, je raconte une histoire que j'ai écrite, donc fictionnelle, mais qui puise dans la réalité, dans les petites choses qu'on me raconte, des choses que je vois, des choses que l'on cache. Aujourd'hui, nous sommes en Algérie dans une étape de grande violence, une violence cachée. Nous avons connu la période terroriste et ses massacres dans les villages et partout, nous ne voulons plus revivre ça. Tout ce qui se passe maintenant est nié. Les Algériens de couche moyenne disent qu'on n'aura plus ça chez

nous. Moi, j'en ai bien peur et cette violence latente qu'on ne veut pas voir prouve qu'il y a les germes de quelque chose et que tout peut basculer. Je viens de tourner un nouveau film à Alger dans des quartiers populaires et j'y ai rencontré une jeunesse très dure.

Pour Les Terrasses, Vous avez de l'argent algérien, de l'AARC (Agence algérienne pour le rayonnement culturel). Vous n'êtes pas encore grillé en Algérie, avec votre franc-parler très critique du régime dans les interviews ou ailleurs ?

Je suis très gêné de le dire à l'extérieur car on me reproche de faire des films pour l'extérieur, mais je le dis en Algérie. On ne censure pas le cinéma car de toute façon, il y a une censure de fait : les films sont projetés en avant-première à Alger sur invitations et ça s'arrête là. Il n'y a pas de salles : nos films ne rencontrent pas leur public naturel. Jusqu'à la fin des années 80, j'avais un public très large sur tout le territoire. Je rencontrais des jeunes, des vieux, des étudiants. Nous n'avons plus de public et nous n'avons plus d'opinion publique, c'est-à-dire des gens qui revendiqueraient de voir les films. Je ne parle pas d'une frange à Alger. Nous avons une génération de jeunes Algériens qui ne savent pas ce qu'est un grand écran ni ce que c'est de se retrouver dans une salle avec d'autres gens pour voir un film. Après l'obscurantisme des années 90, il est dramatique qu'on ne se soit pas investi dans le retour de la culture. Nous avons plus de 300 salles et aujourd'hui, de grandes villes n'ont aucune salle. Quand un cinéaste dit qu'il va sortir son film en Algérie, c'est un mensonge : il sera montré dans une salle qui refermera après la projection. C'est une grande frustration de ne pouvoir montrer mes films en Algérie. J'ai montré Les Terrasses au festival d'Alger : les personnes présentes l'ont vu, qui sont les habitués de ce genre d'événement, et point final.

N'est-ce pas ce qui se passe aussi en France ? Le film a été fait en 2013 et il ne sort qu'en 2015...

D'habitude mes films passent dans les festivals en France puis sont distribués, surtout s'ils ont une coproduction. Ils restent quelques semaines puis disparaissent. Là, j'ai été confronté à un autre problème : les distributeurs considéraient *Les Terrasses* comme trop noir. Il arrive aussi que les producteurs ne veuillent pas lâcher le film aux festivals. *Le Repenti* avait par contre fait beaucoup de festivals, et du coup a fait une sortie discrète et a vite disparu.

Le film laisse percevoir une vision assez noire de la société, qui motive l'envie de départ des jeunes.

En fait, le film ne parle pas de départ. On n'en entend d'ailleurs plus beaucoup parler. Seule la classe moyenne est encore concernée par ce phénomène, où on se sacrifie pour que ses enfants puissent partir faire des études, ce qui constitue un signe de l'état du pays. Chacun a droit à sa petite part de la manne pétrolière avec la corruption à tous les niveaux, si bien qu'on se débrouille localement. Mon dernier film a été tourné dans des quartiers où on trafique et où on vend toutes sortes de choses. J'ai trouvé cela bizarre. Les gens sont debout dans la rue. Des jeunes bien habillés vivent de la vente de quelques téléphones portables : c'est un trafic sous-jacent...

Comment a-t-il été perçu à Alger ?

En petit comité, ce sont les gens que je connais, donc bien ! Mais j'ai eu une très mauvaise presse. Les journaux écrivent ce qu'on

leur dit d'écrire. J'ai été attaqué personnellement mais je ne réponds jamais à ce genre d'attaques.

Et d'une manière générale, comment est perçue votre vision de la société en Algérie ?

Je tourne des films dans un pays où l'on n'aime que les images positives, où les images négatives sont rejetées. On me demande souvent de montrer des images positives de l'Algérie, comme par exemple les palmiers qui sont esthétiques. Pour ma part, je filme le positif et le négatif sans distinction. Ce n'est pas de ma faute s'il y a des problèmes autour de ces terrasses mal entretenues où évoluent les personnages de mon histoire. Je ne suis pas le cinéaste du ministère du tourisme. L'équipe de tournage mise en scène dans le film est un clin d'œil dérisoire aux reportages télévisés d'Algérie qui sont un peu à côté de la plaque.

Les circuits associatifs existent-ils encore ?

Il y a des tentatives, des rencontres cinématographiques, des ciné-clubs mais il y a depuis longtemps absence de salles et désaffection du public. La cinémathèque rouvre un circuit national de 18 salles. Mais quand je vois l'état des choses à la cinémathèque d'Alger, je ne vois pas là un réel espoir. Il y a des jeunes et des moins jeunes qui continuent de faire des films et qui les présentent dans les festivals. En ce qui me concerne, je ne pense pas au public, je prends plaisir à faire des films et essaye de les montrer autant que je peux.

Les jeunes font surtout du court métrage. Sinon, en dehors de rares exceptions, on ne voit pas de longs métrages sortir d'Algérie.

Effectivement, il y a des longs métrages tournés avec un gros financement, produits et promus par l'Etat. L'organisme qui est supposé remplir le rôle du CNC français, le Fdatic (Fonds de développement de l'art, de la technique et de l'industrie cinématographiques), vous donne une subvention. Si vous travaillez bien, vous pouvez tourner le film mais pas le terminer car la postproduction coûte cher. Les films qui proviennent d'Algérie n'existent donc que grâce aux coproductions. Les grosses productions étatiques peuvent se terminer mais disparaissent après une avant-première. C'est une situation absurde.

Une réalisatrice dans le film demande à son caméraman d'éviter les cimetières juifs et chrétiens dans un panoramique. Pourquoi insister là-dessus ?

Ces deux cimetières de Bâb-el-Oued sont des monuments qu'il ne s'agit pas de cacher. C'est bien sûr une ironie sur tous les documentaires tournés en Algérie. On a même vu un film sur l'indépendance où des archives de manifestations de pieds noirs étaient présentées comme des manifestations d'Algériens. Personne ne contrôle rien alors qu'on fait n'importe quoi avec l'image. Le petit public qui va voir les films, que ce soit en Algérie ou en Europe, me dit souvent qu'on pourrait montrer les problèmes de l'Algérie entre nous et nous à l'extérieur pour ne pas en ternir l'image. Depuis l'Indépendance, on cherche à montrer ce qui est beau sans montrer le reste !

D'où vous est venue l'idée de rythmer le film avec les cinq prières ?

Quand je suis monté sur les terrasses, j'ai perçu combien ces prières enveloppent la ville. J'ai donc voulu en faire les étapes de la

journee et de ces histoires. Une anecdote dit que lorsque la question s'est posée de l'appel à la prière, on a hésité sur le moyen à adopter. La cloche était déjà prise, la corne aussi. Bilal le Noir est monté sur le minaret pour appeler à la prière. Cela concernait l'environnement immédiat. Aujourd'hui, ce sont des hauts parleurs réglés au maximum. Selon les mosquées, on ne commence pas l'appel au même moment. Cela produit une sorte de musique qui enveloppe la ville. Le premier appel réveille à cinq heures du matin... J'ai tourné ce film en onze jours sur les terrasses comme cinq courts métrages que j'ai reliés au montage. Ces cinq prières sont là pour donner un sens à cette vie sur les terrasses. Les personnages devraient s'arrêter d'être agressifs durant l'appel à la prière mais on a l'impression que personne ne s'y intéresse. C'est devenu une routine.

Onze jours, c'est court pour un tournage. Comment avez-vous géré la lumière sur un délai aussi bref ?

La contrainte des onze jours était principalement due à des raisons budgétaires. Le film a été tourné en lumière naturelle, ce qui a permis de le tourner rapidement. Le chef-opérateur, un jeune français récemment installé à Alger, n'avait jamais tourné de long-métrage. Il a amené au film son regard neuf sur la ville d'Alger ; au départ, je trouvais ses images presque trop belles. Finalement c'est aussi bien, je les ai gardées.

Comment avez-vous travaillé la musique du film ?

La première chanson a été créée par un groupe de jeunes dont fait partie l'actrice principale du film, à partir d'un canevas que je leur avais donné. La deuxième chanson vient d'un chanteur connu

à Alger, qui fait de la musique chaabi, un dérivé populaire de la musique arabo-andalouse.

La mort semble être un des grands thèmes du film, pour quelles raisons ?

A chaque fois que je suis à Alger, je m'aperçois que la mort est omniprésente. C'est un sujet dont on ne parle pas beaucoup et l'histoire de l'Algérie est parsemée de périodes de morts massives. Je n'ai pas compté le nombre de morts en écrivant le scénario, mais après visionnage du film fini je me suis rendu compte qu'effectivement il y en a beaucoup. Je ne sais pas pourquoi...

Vos personnages sont complexes. Comment les pensez-vous ?

Actuellement, dans les villes d'Algérie, il y a une certaine lourdeur : les femmes sont pratiquement absentes et on voit tant de commerces qu'on pourrait penser qu'il n'y a que ça en Algérie. Puis, en s'y penchant un peu mieux, on se rend compte qu'il y a une activité souterraine, faite de trafic et de choses diverses. La société algérienne fonctionne sur deux niveaux : le niveau officiel représenté par les médias avec des discours, des projets... Comme par exemple l'usine Renault lancée récemment et dont l'Algérie est si fière. Mais personne ne fait de contre-enquête sur le niveau non-officiel, l'économie cachée, le quotidien de la population, etc. J'essaie pour ma part de parler des gens, de montrer leurs contradictions. Dans le film, le policier atteint d'Alzheimer qui vient sauver le criminel est un exemple de ces contradictions.

Quelle signification accordez-vous à la séquence du fou ?

Dans cette séquence, je fais allusion au problème de la psychiatrie en Algérie : les personnes atteintes de maladie mentale sont considérées comme folles, frappées par le "djinn", un mauvais génie, et donc mal considérées. J'ai vu dans mon enfance des familles enchaîner un de leurs membres dans un réduit de la maison, car celui-ci était malade mental et qu'il fallait le cacher. Le personnage du fou est aussi là pour dire des vérités et stopper les mensonges que l'on nous sert à propos de l'héroïsme et de la trahison durant la guerre d'indépendance en Algérie.

La mer est omniprésente dans l'image du film. A-t-elle une signification particulière à vos yeux ?

L'Algérie est un pays méditerranéen. Dans le film, une grande majorité des plans contient la mer. Pourtant, les personnages n'y prêtent pas attention et n'en parlent pas. Il me semble qu'effectivement la population tourne actuellement le dos à la mer, et perd son esprit méditerranéen. Le comportement des gens est le même quelle que soit la saison, et la seule chose qui nous indique les vacances d'été, c'est l'arrivée des émigrés avec leurs familles, habillés de manière colorée. Il y a un phénomène d'uniformisation de l'habillement en Algérie, avec des vêtements sans couleur importés de Turquie ou de Chine. Cela ajoute à l'aspect triste de la ville d'Alger, à une atmosphère d'enfermement. Et les gens ne se rendent pas compte qu'il suffit de descendre les rues pour aboutir à la mer, qui offre une sortie à cet enfermement. Seuls quelques jeunes qui veulent partir regardent la mer.

*

MERZAK ALLOUACHE

FEMMES EN MOUVEMENT

https://www.youtube.com/watch?v=Pby7X9wkX84&feature=share&fbclid=IwAR3v2xz3_24nh0DYE5_w71MZI6pXaEC_SpvJ7fWhvU17oONvhkBoUaqpWaA

Des images d'archives pour ne pas oublier... Au lendemain des émeutes d'octobre 1988, armé d'une petite caméra vidéo (une des premières prêtée par un ami) j'ai filmé au quotidien l'émergence soudaine de la société civile (intellectuels, artistes, journalistes, etc) et son intervention dans la vie politique de l'Algérie encore sous parti unique. Ces documents réunis et montés sous le titre "L'APRES OCTOBRE" furent diffusés principalement à la Cinémathèque algérienne et au sein des associations de l'époque. En 1989, j'ai poursuivi ce travail personnel et artisanal en promenant ma caméra dans le milieu des nouvelles associations féminines. Grâce à la collaboration active de la romancière Assia Djébar, ainsi que d'autres amies et amis, j'ai réalisé ce deuxième volet intitulé FEMMES EN MOUVEMENT. J'ai perdu la trace de ce document pendant des années. Je l'ai heureusement retrouvé dernièrement et numérisé. La qualité de l'image et du son est médiocre, mais ce que je nommais à l'époque "un documentaire d'intervention" donne aujourd'hui une idée de l'effervescence politique qui régnait à Alger avant le basculement dans la violence. Vous reconnaîtrez des visages de femmes, dont certaines sont malheureusement disparues. C'est à elles que je dédie ce petit morceau de mémoire d'une époque qui ne fût qu'une courte parenthèse.

Merzak Allouache